Revue de Traduction et Langues Volume16 Numéro 02/2017, pp. 77-90
Journal of Translation and Languages **مجلة الترجمة واللغات**
ISSN (Print): 1112-3974 **EISSN (Online): 2600-6235**

Violence du Discours dans le Roman Algérien : L'exemple de Rue de Darwin de Boualem Sansal

Discourse Violence in the Algerian Novel: The case of Boulame Sensal's 'Darwin Street'

Lachachi Amina
University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed -Algeria
amina.lachaci@gmail.com
Laboratoire de création d'outils pédagogiques en langues étrangères LOAPL
0000-0003-3826-2084

Pour citer cet article :
Lachachi, A. (2017). Violence du Discours dans le Roman Algérien : L'exemple de Rue de Darwin de Boualem Sansal. *Revue Traduction et Langues 16 (2),* 77-90.

Received: 23/ 10/ 2017; **Accepted**: 31/12/2017, **Published:** 31/12/ 2017

Abstract: *Due to its status as a universal theme, violence is subject to thematic variations that evolve its nature. In his intention, this fictitious novel inspired by the life of the author Boualem Sansal, as well as the history of his country, Algeria, is an original way of combining the amalgam of the maghreb which is a French-speaking. This controversial novel has distinguished itself by its content relating to themes that are out of synchronization with the habits of Algerian literature, alluding to a violence that appears as such in a double dimension. On one hand, it concerns the taboo subjects covered in the work and on the other hand, it finds its meaning in the strategies of writing used by the author. Otherwise, it is through an objective study of the theme of violence in the novel of Sansal "Rue Darwin", that we want to conduct our thesis. In other words, it is a question of answering the central question: how does violence appear in the novel "Rue Darwin"?*
Keywords : *Violence-discourse analysis- Algerian literature- Sansal- Binarism.*
Résumé : *De par son statut de thématique universelle, la violence est sujette à des variations thématiques et esthétiques qui font évoluer sa nature. Dans son intention, ce roman fictif s'inspirant de la vie de l'auteur Boualem Sansal, ainsi que de l'histoire de son pays, l'Algérie, relève d'une manière originale de l'amalgame de l'entreprise littéraire maghrébine d'expression française. Ce roman à polémique s'est démarqué par son contenu touchant à des thèmes en décalage avec les habitudes de la littérature algérienne, faisant allusion à une violence, qui apparait comme telle, dans une double dimension. D'une part, elle concerne les sujets tabous abordés dans l'œuvre et de l'autre, trouve son sens dans les stratégies d'écriture employées par l'auteur. En ce sens, c'est à travers une étude objective du thème de la violence dans le roman de Sansal « Rue Darwin » que nous voulons mener notre thèse. En d'autres termes, il s'agit de répondre à la question centrale : comment se présente la violence dans le roman « Rue Darwin » ?*
Mots clés : *Violence- analyse du discours-littérature algérienne- Sansal- Binarisme.*

Auteur corerspondant: Lachachi Amina

1. Avant-propos

Dans une perspective historique, il ne nous est pas inconnu, que l'expérience de la colonisation française vécue par les Algériens a profondément marqué leur quotidien politique, social et culturel par l'occasion. Ses répercussions subsistent d'une façon visible jusqu'à nos jours dans les productions littéraires d'écrivains algériens qui ont choisi le français, « butin de guerre » comme l'avait si bien dit Kateb Yacine[1]comme matériau d'écriture, pour ainsi véhiculer leurs visions du monde.

Boualem Sansal[2], motivé par son ami Rachid Mimouni (1945-1995), survient tardivement à une écriture qui s'avère l'exemple indéniable du métissage de deux cultures, de deux traditions (arabo-musulmane et française). Tronquant sa formation d'ingénieur et d'homme d'état contre un nouvel abord où la rédaction de ses pensées, ses sentiments et ses positions sociopolitiques dans ses écrits en langue française sont à l'honneur.

L'auteur de « Le serment des barbares » (1999), « l'enfant Fou de l'arbre Creux » (2000), « dis-moi le paradis » (2003), « Harraga » (2005), « Poste restante » (2006), « petit éloge de la mémoire » (2007), « Le village de l'allemand » (2008) et « rue Darwin » en 2011, fait son entrée dans cet inventaire d'écrivains maghrébins par la conception de romans hors pairs, rédigés en français et parus dans la maison d'édition parisienne Gallimard. Ces ouvrages en question lui ont valu maints succès et ont même été traduits en plusieurs langues. De par leurs postures d'œuvres littéraires, les romans de Sansal s'insèrent aussitôt dans la sphère des constructions maghrébines faisant objet de multiples variétés thématiques puisées dans un large espace et qui transparaissent au travers de leurs différentes structures et émanant d'une glèbe souterraine à la fois social, politique et historique d'Algérie.

Salué par la critique française et allemande, parmi ses œuvres, nous a interpelé son avant dernier roman intitulé « *Rue Darwin* » paru en 2011 dans l'édition Gallimard. L'auteur en sort couronné du Prix du Roman-News en 2012 puis lauréat du grand prix de la francophonie le 13 juin 2013 pour son maintien et son illustration dans ses œuvres de la langue française. Ceci dit, la critique arabo-musulmane y compris la critique algérienne, n'ont pas porté le même enthousiasme vis-à-vis de ses romans. N'ayant pas épousé l'idéologie, les positions sociopolitiques et les critiques acerbes parfois antireligieuses de SANSAL qui déclare dans une entrevue à l'Express : *« La religion me paraît très dangereuse par son côté brutal, totalitaire. L'islam est devenu une loi terrifiante, qui n'édicte que des interdits, bannit le doute, et dont les zélateurs sont de plus en plus violents. Il faudrait qu'il retrouve sa spiritualité, sa force première. Il faut libérer, décoloniser, socialiser l'islam. ».* Conséquences : l'écrivain se retrouve limogé de son

[1] Kateb Yacine : (1929-1989) auteur de Nedjma « le plus important roman algérien d'avant l'indépendance »

[2]Boualem Sansal est un écrivain algérien né en 1949 à Téniet El Had, petit village des monts de l'Ouarsenis. Après une formation d'ingénieur et un doctorat d'économie, il a été enseignant, consultant, chef d'entreprise et haut fonctionnaire au ministère de l'Industrie algérien. Il est limogé en 2003 pour ses prises de positions critiques contre le pouvoir en place particulièrement contre l'arabisation de l'enseignement. Motivé par son ami et voisin, Rachid Mimouni, Sansal entreprend un parcours nouveau, celui d'écrivain. Un chemin qui lui réussit si bien qu'on lui discerne plusieurs récompenses en guise de sa compétence. L'auteur vit actuellement à Alger et poursuit sa carrière de romancier.

poste au ministère de l'industrie algérien en 2003, ses romans ont été officieusement censurés dans son pays (Algérie) en 2006, pire encore, il se verra spolier du prix du Roman Arabe en 2012. Cette fois-ci la cause est d'ordre politique ; en effet, suite à son déplacement en guise de réponse à l'invitation de son éditeur (Gallimard), sa présence au festival littéraire israélien à Jérusalem n'a pas laissé la critique arabo-musulmane indifférente.

2. Introduction

De façon globale, nous savons que les œuvres sont conçues dans l'encrage d'une situation et d'une société donnée et à une époque donnée. L'auteur s'inspire, consciemment ou inconsciemment de faits réels ayant touché sa patrie, sa vie ou celle des autres membres de son entourage et s'adonne au devoir de témoigner de sa société en laissant libre cours à son imaginaire, à sa perception du monde, et par la même occasion à sa plume, formulant ainsi une sorte de cocktail, une œuvre de fiction. De la même manière, (Sansal, 2011) retrace dans son roman « *Rue Darwin* » l'histoire de son pays, de sa société marquée par des événements successifs depuis les années 50 jusqu'à aujourd'hui. Mais ce récit est doublé d'une autre histoire, qui se déploie dans un labyrinthe fictif où baignent plusieurs personnages.

Ce roman formule l'histoire embrouillée d'une quête identitaire, impliquant une recherche des origines qui se déclenche au son de l'écho : « *va, retourne à la rue Darwin* » que Yazid, narrateur et personnage principal perçoit ou croit percevoir comme dernière volonté de sa mère mourante. Fouiner dans son passé « *le temps de déterrer les morts et de les regarder en face* » (Sansal ; 2011) le conduit dans une des ruelles de Belcourt à Alger, Rue Darwin, lieu emblématique de l'histoire et titre du roman. Cette enquête qui se fait autour d'une famille pas comme les autres, s'avère surprenante : des origines inconnues, une enfance passée dans un bordel sous le règne d'une maquerelle acariâtre, une fratrie dispersée aux quatre coins du globe, un frère de sang homosexuel, un autre Jihadiste voilà tant de tabous reconstitués au fur et à mesure que notre personnage principal « enfant du néant et de la tromperie » avance dans sa quête. En d'autres termes, l'écrivain reconstitue dans son roman « Rue Darwin » le devis d'une violence sociale due à l'histoire du pays « Au pays, en Algérie, les choses sont ce qu'elles sont, brutales et incompréhensibles, on meurt comme on mourait dans les temps médiévaux, dans l'effroi et le grouillement de la misère ». (Sansal, 2011 :21)

Il est question dans cette modeste participation, de repérer dans ce corpus les passages ancrés dans cette hétérogénéité discursive à travers des concepts flagrants dans le texte de Sansal, et qui entretiennent un lien étroit avec notre thème de violence. Cette partie se donne pour objet l'étude de la conception, à l'aide d'une approche thématique, des notions de : bâtardise, violence et de guerre par lesquelles nous pourrons tenter une interprétation de l'idéologie de l'auteur. Dans cette perspective, inspirée par les travaux du professeure LALAOUI[3], nous prendrons le binarisme comme source d'analyse pour tenter de montrer les parallèles binaires de manière schématisée.

[3] Professeur à l'université d'Oran, Faculté des lettres, langues et arts, département de langues latines, section de français.

3. Le Binarisme

Dans son questionnement autour du binarisme, Marty (1989) se demande s'il ne s'agit pas d'une classification à la fois nécessaire et transitoire et nous explique que selon les propos de Barthes « le *binarisme serait lui aussi un métalangage, une taxinomie particulière destinée à être emportée par l'histoire, dont elle aura été un moment juste*. ». Le binarisme est reconnu par Gert Henrici (1975), comme étant efficace quant à sa conception de méthode analytique. C'est une méthode classificatrice des éléments du langage : phonèmes, morphèmes, sémantèmes. Les procédés les plus efficaces pour analyser le langage comme comportement humain sont les procédés binaires. Il est aussi, le principe souverain générateur des énoncés analytiques et de tout syntagme discursif mineur de l'énoncé et le terme de celui-ci.

Umberto Eco (1972) estime que l'« *on peut tout aussi bien ne pas admettre l'hypothèse - qui est déjà philosophique - de Jakobson, selon laquelle tout l'univers de la communication serait régi par un principe dichotomique (...), et reconnaître toutefois que la "grille" binaire se révèle très efficace pour parler de tous les systèmes de communication et pour les réduire à des structures homologues ».* Mais encore, le binarisme, sujet de la revue belge de philologie et d'histoire, est considéré comme « *le pont qui mène les deux termes vers leur synthèse amenant l'unité fonctionnelle du syntagme de manière que celui-ci est binaire par son infrastructure, unitaire par sa fonction* ».

Nous nous contenterons de la définition donnée par le dictionnaire Larousse et qui considère le Binarisme comme *« ensemble des procédés d'analyse linguistique issus de la théorie phonologique de R. Jakobson, qui réduisent les rapports entre les unités à des oppositions binaires ».* Comme Lalaoui (2016) le fait remarquer ; le binarisme oppose deux espaces, deux représentations, il identifie des thèmes dans lesquels le sujet lui-même n'arrive pas à se situer en termes d'énonciation.

Nous pouvons étudier le binarisme sur plusieurs plans de notre corpus, cependant, dans cette modeste initiation à la recherche, nous nous contenterons de ne prendre en considération le binarisme que sur les plans suivants, à savoir : identitaire, social, religieux et culturel.

3.1 Thématique et lexique de la Bâtardise

Dans le cadre de la quête identitaire, nous pouvons y inscrire le personnage principal pour lequel cette démarche a été marquante quant à son avancement dans l'œuvre. Il s'agit bel et bien de la recherche des origines entreprise par Yazid.

3.1.2 Bâtardise/origines : le cas de Yazid



la bâtardise	les origines
*Enfant du néant et de la tromperie[12] *Mon père n'était pas mon père et il venait de mourir ; ma mère n'était pas ma mère et elle venait de disparaitre, ma vraie mère était une inconnue qui m'avait conçu avec des inconnus de passage dans une maison interdite et elle avait disparu à son tour[13]	*Et moi j'étais le fils de mes parents, nous avions un nom, Kadri.[14] *On l'avait appelé Yazid et comme fils, naturellement, on lui donna le nom du père : Kadri.[15]

Schéma binaire 1 : bâtardise / origines

3.1.3 Mère biologique /mère adoptive : (Yazid)

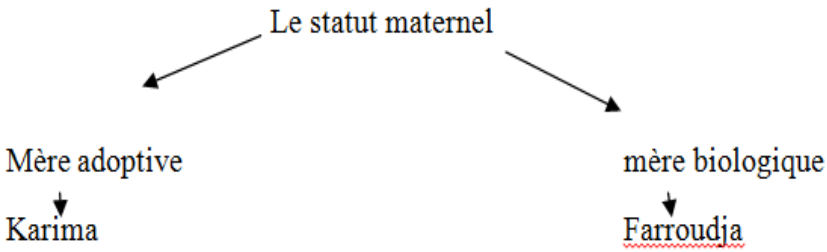
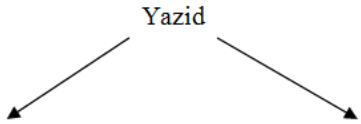


Schéma binaire2 : le statut maternel

Le statut maternel des deux femmes, à savoir Karima et Farroudja, engendre une confusion au profit du personnage –narrateur Yazid. C'est sur un autre axe binaire que vérité et mensonges s'opposent. Les notions de vérité et de mensonge sont citées dans les incipits de la première et deuxième partie dans la thématique de la violence et qui concerne le personnage principal Yazid : A travers secrets, vérité, mensonges, la mémoire est explorée, « *Mais il y a autant de lieux que de regards et nul n'a les mêmes souvenirs* ».



Vérité	mensonge
*Karima mère adoptive de Yazid *Farroudja, mère biologique de Yazid	*Karima, mère de Yazid *Farroudja, n'avait de statut que celui de la fidèle amie de Karima

Schéma binaire 3 : vérité/mensonge

« *Va, retourne à la rue Darwin* » est la phrase clé du roman de Sansal qui pousse le personnage narrateur Yazid -sous l'écho de sa sonorité- à entreprendre une quête identitaire, à la recherche de son passé, dans une des ruelles de Belcourt. Lui qui croyait être le descendant des Kadri, fils de Kader Kadri et Karima, petit-fils de Djedda, constate qu'il n'est que « *l'enfant du néant et de la tromperie* ». Il découvre que son père n'était pas Kader Kadri, mais plutôt un inconnu de passage dans le phalanstère, et que sa mère Karima n'était que sa mère adoptive. Une fois l'enfant né, Djedda l'enleva à Farroudja, sa mère biologique, qui ne pouvait *« leur* (à lui et Daoud*) donner une prostituée évadée pour maman et un statut de bâtards en guise d'identité* » (Sansal, 2011.p.245).

La Bâtardise est l'une des thématiques majeures par laquelle apparait la violence dans ce roman. Cette thématique transcrite dans le texte se présente sous deux angles : le premier par le lexique utilisé à la page 101 comme injure parmi tant d'autres expressions employées contre les pupilles - enfants du phalanstère- de Djedda ; « *on nous appellerait : bâtard, juif, harki, chien, chitane, pied cassé, hizbfrança, pédé, mécréant, étranger, blanc-bec, graine de malheur, et c'en serait fini de nous* », ou encore comme mots ancré dans le glossaire des vulgarités à la page 222: « *Comment dire « bordel », « putain », « maquerelle », « bâtard », sans utiliser ces mots ». Le deuxième angle perçoit la bâtardise comme* statut identitaire de certains personnages.

La bâtardise selon la définition du dictionnaire, vient du mot « bâtard » qui est lui-même un enfant né de la conjonction illicite de deux personnes, qui pouvaient contracter mariage ensemble au temps qu'il a été conçu. Dans l'œuvre de Sansal, la bâtardise s'oppose aux origines, plus spécialement à la lignée de la tribu des Kadri. Prenons le cas du narrateur- personnage principal : Yazid, fils de Kader Kadri, petit-fils de Djedda, dont la filiale est connue et respectée, découvre que son père n'est pas celui que tout le monde croyait qu'il l'était (y compris Yaz). Effectivement, en cherchant réponse à ses questions sur son identité, sur ses origines « *qui j'étais ? D'où je venais* ? à la page 69, lui qui pensait être l'héritier du trône des Kadri, découvre dans la douleur et la honte qu'il n'est autre qu'un « *bâtard* ». Ce contraste perçu entre bâtardise et origines, revient en permanence dans le roman. Le personnage de Yazid, n'est pas le seul « *bâtard* » dont le père serait « *des inconnus de passage dans une maison interdite* » (Sansal, 2011.p.69)

La bâtardise touche aussi d'autres personnages. La mère biologique de Yazid, qui elle aussi était « *Enfant du néant et de la tromperie* », ce qui fait d'elle une « *bâtarde* » qui n'a engendré que des « bâtards » à savoir Yazid et Daoud, car Farroudja « *n'a jamais été mariée* » , et comme le précise Claude-Joseph de Ferrière (1762) *le mariage est la*

seule voie légitime de la propagation du genre humain, on distingue la condition des bâtards de celles des enfants légitimes; et même on ne donne le nom d'enfant aux bâtards qu'en y ajoutant quelque épithète, comme d'enfants naturels, ou autres. C'est ainsi que Farroudja *« n'a jamais eu d'enfants, ni en titre ni en grade, jamais n'a eu d'homme dans sa vie, ni officiel ni en clandestin, n'a même jamais eu de parents, un père, une mère, des frères, des sœurs*. » (Sansal, 2011.p. 222). Farroudja n'avait pas vingt ans et aucune ambition, elle jura. Pour elle, cet enfant n'était rien, *un bâtard, un accident de travail parmi d'autres* » (idem. p.240). Dans la même optique de bâtardise, Daoud s'inscrit d'emblée dans cette section. Fils d'une bâtarde au nom de Farroudja, frère de sang de Yazid, lui aussi est né d'un père inconnu, l'un parmi tant d'« *inconnus de passage* ».

3.1.4 Origines/ bâtardise : le cas de Daoud

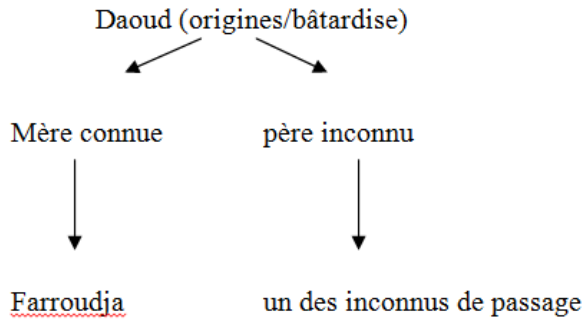


Schéma binaire 4. Origines/bâtardise du personnage Daoud

Mais la bâtardise évoquée dans le récit de Sansal, n'en demeure pas moins importante, elle atteint son summum et devient un enjeu commun dans la mesure où c'est l'Homme avec un grand H qui « périssable et mal fichu » est qualifié de « bâtard » trouvé sur la route et adopté par pitié par « la vie ». La vie, qui personnifiée dans ce roman, en lui attribuant des actes « elle écoute, elle connaît son chemin, et n'entend que sa propre voix ». Par le rôle de mère adoptive de l'Homme, peut être inscrite dans l'axe de binarisme, en opposition à la mort. Le tout, ancré dans la thématique de la violence.

3.1.5 Père /mère (homme/femme)

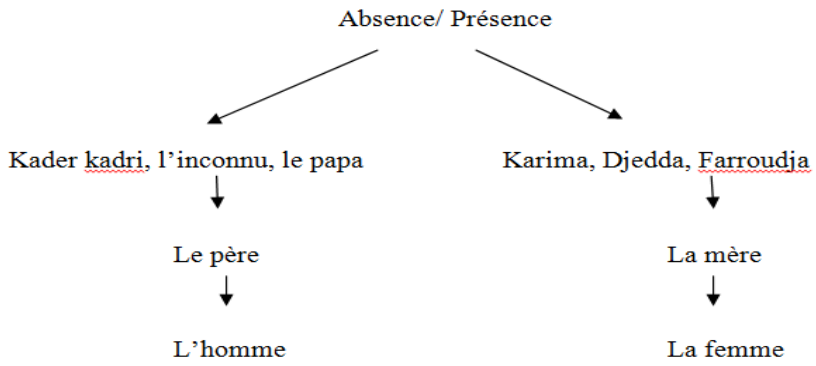


Schéma binaire 5. Absence/Présence

Le contraste repéré entre les notions binaires de père et mère, révèle la présence indéniable des femmes autant que mères protectrices de l'enfant (Yazid). Présentes, protectrices, prêtes à tout pour garder l'enfant auprès d'elles. C'est ainsi que leur existence se mesure au statut de femmes dominantes, fortes et puissantes, avec une grand-mère toute-puissante, installée dans son fief villageois, dont la fortune immense s'est bâtie à partir du florissant bordel jouxtant la maison familiale. Face à cette omniprésence de femmes dans le récit, il se trouve que l'homme, essentiellement le père, n'a pas sa place. Le système patriarcal est tué, on nous annonce la mort du seul père connu, fils de Djedda Kader Kadri dès la page 49. Nottons l'absence effective du père dans le récit. En l'occurrence, le père de Yazid et celui de son frère Daoud sont inconnus ; il en va de même pour le père des enfants de la maison close. Quant au mari de Karima, père de Nazim, Karim, Souad et Mounia, frères et sœurs de Yazid par adoption, il est nommé anaphoriquement « le papa ». Cette situation met en relief la symbolique de la femme puissante et protectrice, et avant tout algérienne, malgré les circonstances.

3.1.6 Femme victime de la société/ femme rebelle et courageuse

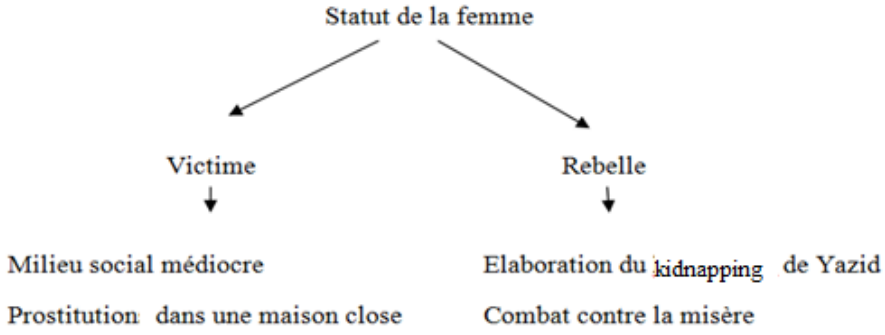


Schéma binaire 6 : femme victime/femme rebelle

L'importance que jouent les femmes dans rue Darwin laisse penser que l'auteur jongle entre deux images consacrées à la femme algérienne. La première inscrit les

femmes du phalanstère dans un milieu défavorable, une maison close, c'est dans le bordel du village dirigé par Djedda, grande maquerelle ayant Karima et Farroudja (et d'autres femmes) toutes installées dans la grande maison, à son service. De l'autre côté du miroir, apparaissent des femmes fortes et puissantes. Djedda reine du château, que tout le monde craint. Farroudja « aux pouvoirs de superwoman », que Yazid qualifie d' « une vrai maman de secours » et karima qui réussit à se tirer d'affaire, en s'en allant, elle refait sa vie, et fonde une famille. C'est dans cette optique de représentation faite des femmes que nous pouvons supposer, l'intention de l'auteur, qui réside dans le fait de rendre hommage à ces femmes algériennes et à toutes les femmes d'Algérie par extension, qui se sont battues face aux obstacles de la vie, malgré les guerres et les difficultés de la société.

3.2 Thématique et lexique de la violence

Dans son sens large,

> La violence est une action par laquelle la personne tente d'établir un rapport de force avec une autre personne. La violence ne donne pas d'importance aux besoins et émotions de l'autre. La personne utilisant des comportements violents force l'autre à agir contre son gré et sans respecter ses droits. Elle est donc considérée comme une tentative pour contrôler les autres. La violence n'est pas une caractéristique de l'individu, mais plutôt un moyen utilisé pour atteindre des buts. Voilà pourquoi nous parlons d'un individu utilisant des comportements violents, et non d'une personne violente.[4]

En effet, il s'agit d'une composante sociale inhérente au fonctionnement humain. La violence se trouve être un processus qui réveille en chacun de nous des représentations, différentes, mais qui se ressemblent par la présence de l'émotion forte et puissante qu'elle suscite. Selon Barthes (2007), « *la violence est prise dans le même préjugé que la littérature ou l'art : on ne peut lui supposer d'autre fonction que celle d'exprimer un fond, une intériorité, une nature, dont elle serait le langage premier, sauvage, asystématique ; nous concevons bien, sans doute, que l'on puisse dériver la violence vers des fins réfléchies, la tourner en instrument d'une pensée, mais il ne s'agit jamais que de domestiquer une force antérieure, souverainement originelle* ».

Dans notre corpus, l'hétérogénéité des thèmes développés, si diversifiés se rencontre dans un point de ralliement qui se rapporte à la violence. Une violence des origines par la bâtardise. Une violence de la vérité, par le mensonge, le secret et les magouilles. Une violence de la religion, par la bâtardise, l'homosexualité masculine qui est une dépravation humaine dans notre culture. Une violence sociale et culturelle par la guerre et le terrorisme.

[4] http://avif.weebly.com/quest-ce-que-la-violence.html

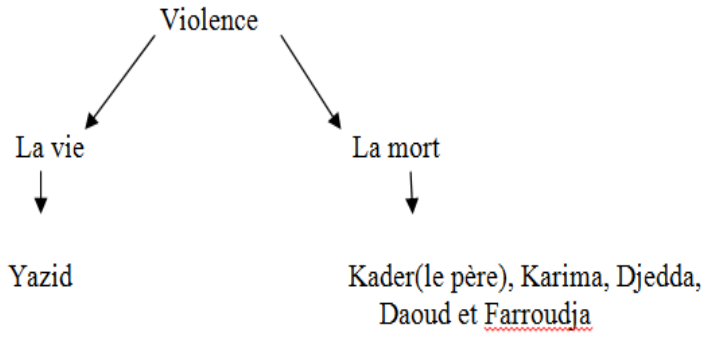


Schéma binaire 7 : Vie / mort

Le roman est inauguré par la mort de Karima (mère adoptive de Yazid) à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris, et se clôture au dernier chapitre en racontant la mort de Farroudja (mère biologique de Yazid), décédée elle aussi à l'hôpital. Les personnages proches, ou pour qui le personnage principal Yazid avait de l'affection l'ont tous quitté, et de façon permanente. Entre les deux mères, nous avons appris la mort de son supposé père « Kader Kadri », puis de celle de Djedda « grand-mère » assassinée dans son lit, ensuite c'était le tour de Daoud, décédé de sa maladie « sida » son « frère de sang ». Ce sont tant de personnages emportés par la mort, une mort violente, qui ne laissa pas notre Yazid indifférent.

Cela dit, dans une autre vision des choses, la vie et la mort s'opposent l'une à l'autre comme thématiques universelles et se rejoignent de par leur appartenance à une dimension réelle.

Quant au lexique du mot *« violence »*, il est recensé six fois dans le roman, dans des propos qui décrivent la société algérienne *: « En ces temps de violence et de fourberie, les victimes ne mouraient jamais des mains de leurs assassins reconnus, mais d'autres, ignorées de tous. On jetait le cadavre dans le jardin du voisin et on se lavait les mains »* (Sansal,2011. p.55) la mort est dès lors un fait si courant, qu'il en devient banal. Pour citer l'ampleur de la force, de la cruauté de Djedda, en annonçant que *« ni la misère ni les violences ni les prêches des ennuyeux ne l'en dissuaderaient jamais » à prendre ses décisions.*

« Il nous avait expliqué que les bouseux en rut étaient ce qu'il y avait de pire sur terre, leur sang charriait des millénaires de cupidité et de violence abominable » (Sansal, 2011.p.92)

« Plus fort encore était le clash des filles, de la violence à l'état pur, une force de titan. » (idem.p.93) d'écrivant les rapports entre les filles de la maison close

Aussi, décrit-il la guerre qui n'engendre pas une paix meilleure de « violence faite à l'humanité et à Dieu, appelée à recommencer encore et encore avec des buts plus sombres et des moyens plus lâches » (idem. p.108)

« Le destin, le mektoub, je le crois, est la mort de l'humanité et la fin même de Dieu, il dégénère forcément pour finir dans la violence et le néant » (idem. p.225)
Un autre élément, l'homosexualité du personnage de Daoud, à la croisée de son l'identité, de sa religion et de son statut social, s'inscrit dans ce glossaire de violence. Une brutalité du changement identitaire qui en affecte même son prénom, car de Daoud il deviendra David.

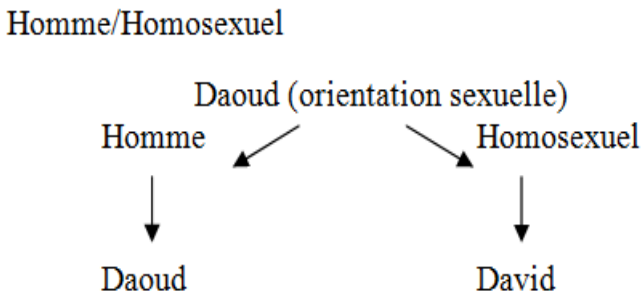


Schéma binaire 8. Homme/homosexuel

Durant sa visite à Paris, Yazid part à la recherche de son frère Daoud ; il apprend à travers Jean, ami de ce dernier, que Daoud atteint par la maladie du sida, était décédé. En lui racontant l'histoire de Daoud qui devient David une fois à Paris. Jean explique à Yazid que ce changement de prénom n'est pas fortuit, et qu'il y avait une « raison forte, étrange, et douloureuse » (idem. p.134). Ce travestissement qui s'est opéré par le nom, était signe du travestissement de l'homme Daoud, à l'homosexuel David. Dans une perspective binaire, le personnage de Daoud révèle que l'homme n'est pas homme, il s'oppose et affirme de par sa posture d'homosexuel, avoir le désir, l'amour, l'attirance sexuelle pour les personnes du même sexe que lui, d'autres hommes. C'est dans sa pratique contre nature et spécialement contre religion, que nous voyons une forme de violence, portant atteinte à la nature, à l'islam. Une autre atteinte à la religion, à l'identité ainsi qu'à la culture Algéro-Musulmane est présente dans ce travestissement entreprit par le personnage de Daoud.

3.3. Thématique et lexique de la guerre

Il s'agit ici de cadrer la notion de guerre qui recouvre le roman à travers l'histoire du pays dans le contexte de la violence. L'époque décrite par Sansal est celle de la guerre entre Algériens et Français, la guerre de l'Indépendance. On dirait que l'auteur nous fait découvrir à travers la voix de Yazid la grande Histoire d'Algérie au fur et à mesure que l'on connait la petite histoire de sa vie. L'auteur consacre un chapitre entier à la thématique de la guerre. (P.97-117). C'est la guerre d'Algérie.

> La guerre qui n'apporte pas une paix meilleure n'est pas une guerre, c'est une violence faite à l'humanité et à Dieu, appelée à recommencer encore et encore avec des buts plus sombres et des moyens plus lâches, pour punir ceux qui l'ont déclenchée de n'avoir pas su la conduire et la terminer comme doit s'achever une guerre : sur une paix meilleure. Aucune réconciliation, aucune repentance, aucun traité, n'y changerait rien, la finalité des guerres

> n'est pas de chialer en se frappant la poitrine et de se répandre en procès au pied du totem, mais de construire une paix meilleure pour tous et de la vivre ensemble. *(*Sansal, 2011.p. 108)

L'auteur blâme la guerre qui a opposé Algériens et Français car la guerre doit être la promesse de la paix d'un monde meilleur, tandis que celle-ci n'était pas la vraie, « on ne combattait pas, on assassinait tout bonnement », et il fait le constat que rien n'a changé, que le terrorisme court toujours. Et, sans relâche, il condamne l'intégrisme et la lâcheté. La violence de la guerre est pour le personnage Yazid, destructrice et meurtrière,

> Il me semblait que six siècles s'étaient écroulés dans le sang, la misère et l'ennui. Ce n'était pas peu, nous avions essuyé une guerre monstrueuse, changé de pays et de monde, enduré la folie des seigneurs de guerre et l'ivresse des raïs, affronté d'interminables famines et traversé je ne sais combien de goulags sur l'introuvable chemin de la liberté » (Idem. p.133) mais aussi, séparatrice : « mes frères et mes sœurs avaient quitté le pays, comme tant d'autres l'ont fait avant eux et après eux, et massivement durant la guerre civile, dans l'effroi et le grouillement de la misère, y revenir était encore inconcevable dans leur esprit ». (p.27) nous réunir n'était pas facile. Et de fait, cela n'était jamais advenu depuis notre dispersion dans les années de plomb du socialisme, que les années de fer et de sang de la guerre civile avaient définitivement consacrée. (Idem. p.28)

La dispersion de la fratrie de Yazid, est expliquée dans ce passage par les difficultés rencontrées et causées par la guerre civile, n'ayant pas d'autres alternatives, la fuite était la seule solution. Penser à retourner à leur berceau natal, entre autres en Algérie, n'était pas chose aisée pour eux. En somme, c'est la raison pour laquelle, les frères et sœurs ne se sont plus réunis jusqu'à ce qu'ils se retrouvent rassemblés au chevet de leur mère, car *« ce que la vie n'a pas réussi, nous réunir, la mort l'a fait d'un coup. »* En sommes, la bataille d'Alger, l'Indépendance, la guerre civile et un passage sur la préparation du narrateur personnage principal Yazid, pour rejoindre l'armée algérienne pour participer à la Guerre de 1973, sont autant d'événements proches de la réalité et qui regorgent de violence, car : « *Les guerres on les gagne avec les morts et pas avec les vivants, Plus il y a de morts plus la victoire est belle* » (Idem. p.116)

Dans une optique binaire nous distinguons deux sortes de considération en formule de guerre menées au nom d'Allah, mais pas de la même manière. Ce sont en effet des combats au nom d'Allah, dont la phrase phare est « Allah Akbar » mais la motivation est différente, celle du terrorisme engage la destruction de la société, or la guerre d'indépendance, engendre sa liberté.

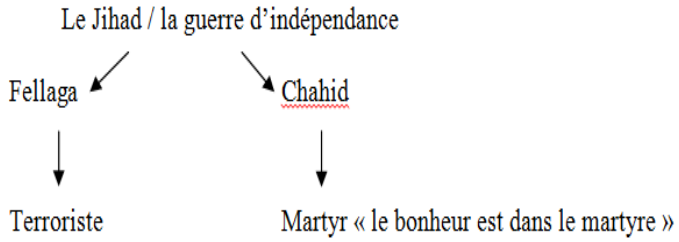


Schéma binaire 9. Jihad/guerre d'indépendance

D'une manière générale, dans chaque œuvre de tout auteur, apparait sa propre vision du monde, son idéologie, sa propre méthode de réflexion, sur le plan universel. Dans « Rue Darwin » et à travers les combats menés au nom d' « Allah », le regard de l'auteur est porté sur la religion de son pays, entre autres, sur l'islam. Dans ce sens, sa position, indécise, apparait à travers les paroles du personnage- narrateur Yazid.

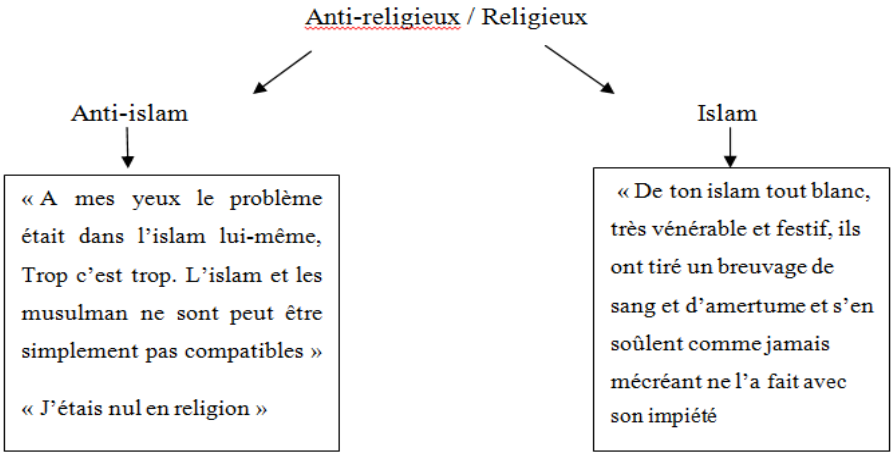


Schéma binaire10 : Anti islam/ islam

4. Conclusion

Toute littérature nait d'abord dans un contexte historique, celle de l'auteur est marquée par l'histoire de sa famille qui se superpose à l'histoire de son pays.

Frappée de plusieurs agitations, l'Algérie a été sujette à maints bouleversements. Ayant vécu la colonisation brutale durant 132 ans, une décennie mortuaire, le pays peine à venir à bout de ses problèmes politiques, économiques et sociaux. C'est dans cette optique que la violence a persisté comme élément central de la réalité algérienne. Notre interprétation du roman de Boualem Sansal a souligné la présence de cette violence à travers le texte « Rue Darwin ».

En effet l'écriture chez Sansal, repose sur un aller-retour qui se déroule des années 50 jusqu'à aujourd'hui, et qui aborde : D'une part, un monde reconnaissable (Alger, Paris,

Belcourt) mis en place dont les éléments diégétiques vérifiables renvoient à un référent réel du Hors texte dont on connait l'existence. De l'autre, la peinture d'une société et de ses insuffisances, à la fois sociale et politique dont souffrirait chaque algérien dans son quotidien.

Dans l'univers de Sansal notre étude prend en charge la dimension du concept de Violence qui semble omniprésent dans ce roman algérien. La représentation de la violence dans ce roman repose sur la mémoire. Cette thématique entretient un lien étroit avec la mémoire du personnage principal Yazid. C'est de par ses souvenirs retracés, dans la quête identitaire qu'il entreprend, que l'on découvre son histoire personnelle, l'histoire de sa famille, de son entourage ceux qui avaient habité la grande maison de Djedda, et comme fond de décor c'est l'histoire du pays qui est relatée. Cette violence accompagne le personnage de Yazid, comme obsession du passé jusqu'à en sortir des frontières géographiques du pays pour se libérer de cette expérience traumatisante. Les faits sont racontés au moyen d'une narration alternée, dans un style moderne, direct, dont le temps devient le régleur, le seigneur et maitre de tout : des *flash backs* sans ordre apparent secouent le lecteur, dans un récit non organisé, les détails fragmentaires des souvenirs doivent êtres reconstitués par le lecteur, qui se trouve dérouté dans la compréhension du texte non linéaire.

Ainsi la violence reste une thématique universelle ouverte à un champ d'analyse étendu. Notre étude se veut être une étude objective du thème de la violence dans le roman de Sansal Rue Darwin bien que l'interprétation de certains points de notre analyse soit personnelle. Ce survol des différents aspects de la violence produite dans ou par le texte, et ce, à travers les formes de binarisme étudiées plus haut, nous ont amené au constat suivant : que ce soit un appel à une dimension identitaire, religieuse, sociale ou culturelle, c'est dans le glossaire de la violence qu'ils se rejoignent.

Références

[1] Barthes. R. (2007). *L'empire des signes, l'écriture de la violence*. Ed. Le Seuil. Paris. P.139.

[2] De Ferrière. Claude-Joseph. (1762). *Dictionnaire de Droit et de Pratique*. Paris.

[3] Définition de la violence dans le journal AVIF. (Action sur la Violence et Intervention Familiale). https://avif.weebly.com/quest-ce-que-la-violence. Html

[4] Dictionnaire Larousse. Définition du binarisme. http:// www.larousse.fr/ encyclopedie/divers/binarisme/27008 Consulté le 12/04/2017 à 03:20

[5] Gert Henrici. (1975). Die Binarismus-Problematik in *der neueren Linguistik*, Persée. Revue scientifique.

[6] LALAOUI. F. (en cours). Problèmes de signifiance dans *les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou kourouma. SEMEN, *revue sémio-linguistique des textes et discours.* France.

[7] Marty.R.(1990). L'algèbre des signes. *Essai de sémiotique scientifique d'après C.S. Peirce*. Ed. John Benjamins. Amsterdam. Avant propos. P.xvi

[8] SANSAL B. (2011). *Rue Darwin*. Ed. Gallimard, Paris.

[9] Umberto. Echo. (1972). *La Structure absente.* Ed. Mercure. France. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_00350818_1977_num_55_3_3156. Consulté le 12/04/2017 à 04 :05